



Nombre de document(s) : 1
Date de création : **6 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

L'excentricité d'Echenoz	
Le Devoir - 5 avril 2003.....	2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

LE DEVOIR

Le Devoir

LIVRES, samedi, 5 avril 2003, p. f9

Salon du livre de Québec

Littérature française

L'excentricité d'Echenoz

Massoutre, Guylaine

Deux hommes se suivent pas à pas, s'épient sans relâche. Entre deux accès d'angoisse tempérés, ils échangent des mots, font quelques pas ensemble. Ils gloussent. Ou se confortent. Qu'importent les coq-à-l'âne; ils vivent, maussades, l'ère de la platitude. Tandem professionnel, l'un est l'impresario de l'autre, qui joue du piano.

Echenoz est un écrivain pointilliste, précis comme une horloge. On apprend, au début de l'histoire, que le personnage sera mort vingt-deux jours plus tard. C'est dire l'humour, le faux polar, l'insouciance, et l'observation de la durée, comptée à rebours à partir du temps fort de la liquidation. Vraisemblable, cette histoire? Pas du tout. Car Echenoz pratique l'art d'escamoter l'essentiel, la logique du réel.

Tout va bien, durant 86 pages; l'histoire est banale. La musique court sur le clavier, avec, de-ci, de-là, quelques fausses notes à peine audibles. Il faut des ratés, sinon il n'y aurait pas de public, rien que des artistes. De même, il faut qu'un dérapage vienne troubler la régulation clinique. Par un tour de passe-passe, le récit continue après que le pianiste est mort.

Sans cet incident, traité à la farce, il n'y aurait pas de livre. Surtout qu'il se passe des acteurs de l'ombre, l'obstacle incarné, le personnage secondaire. Ici, rien que des copies, des rôles d'alter ego handicapés du génie. Le talent, ici, n'a rien à voir avec la virtuosité musicale. Si Echenoz égrène la vie, c'est pour réduire le talent à sa plus stricte constatation, et dire une musique un peu radine, portée au repli, dans un surcroît de banalité. Sans état d'âme, sans envie.

Une méthode irréaliste

Pourtant, Echenoz ravit. De surprise en surprise, ses phrases brèves, économes, font sourire. Toujours au bord de l'absurde, faisant sienne la magie surréelle et le merveilleux, son roman suit la grande tradition des Éditions de Minuit.

Pourquoi ceci ou cela? Un voyage, une balade au parc Monceau, et pourquoi pas ailleurs? «C'est pratique, c'est joli, c'est mal desservi. C'est à côté de chez moi. Et c'est aussi que je n'ai pas beaucoup d'imagination», commente le pianiste. Voilà tout ce qui hante ce personnage sympathique, un brin clownesque. S'il pense, c'est la vie immédiate, une suite d'instantanés mécaniques, décomposables comme un jeu d'enfant. Chaque problème

existentiel vire en question technique, qui trouve évidemment sa résolution.

Allez donc dire que la vie est compliquée! Pour Echenoz, tout est affaire de discipline et d'organisation. Ainsi, pour son pianiste, le divertissement, c'est l'affaire des autres. Un interprète se doit à Chopin, à la soirée du concert, ça dispense des soucis. Tout est placé. Même après sa mort, car il a une vie au-delà, d'autres strates de planification orwellienne prennent le relais.

Ce n'est pas sans conséquences. L'ordre, par exemple, dégage un temps infini. Voyez les menus détails, ils fondent la matière de toute description. Max, le poisson, non, le pianiste, a le temps d'observer le dos d'une silhouette, de confirmer que c'est bien celui d'une femme, de la suivre, etc. Mais la pléthore du récit tourne court. Dans la structure, il y a des trous. Une tension entre le néant et l'abondance du rien fait surgir l'incongru. Tandis que le personnage rebondit dans l'inanité de sa vie, la porte de l'humour s'ouvre, la frontière du sérieux et du jeu s'abolit, et le lecteur franchit les bornes du crédible.

Au second degré

En filigrane, le dépouillement du récit dessine une vie parallèle, un personnage canular, excentrique,

postmoderne parce que distancié, qui fait tomber en ruine la psychologie et la représentation. Voilà pourquoi il fallait donner un coup de stylet -- et de stylo -- à Max, en pleine gorge. Cette décision péremptoire d'auteur est au centre du livre.

Voyez l'arbitraire monter, l'omnipuissance de la main extérieure. Que peut-il décider, ce pantin, cet interprète capable de «circonvenir l'auditoire, de l'amener à lui comme un taureau, de le concentrer, le tenir, le tendre»? Le roman offre un questionnement sans réponse. Il vous donnera pourtant un plaisir trouble,

un peu coupable de sottise, et retiendra votre curiosité.

Mais l'incongru, familier des pantalonades, atteint vite ses limites. Y a-t-il une réelle pensée de cette marge ou une simple tentation du chaos? En nos temps difficiles, le lecteur ne remet-il pas en question la pertinence du comique loufoque, du non-sens? Ce gloussement de rire, ce haussement d'épaules réjouit-il à secouer la pesanteur mélancolique qui cherche à s'évader par la tangente? Ou cache-t-il le désengagement conservateur et replié sur des futilités?

La réponse gît du côté des insoumis, des résistants à la puissance. Par le doute, les dénis d'Echenoz opposent une négation, pleine de trouvailles et bienveillante dans son murmure fragile, aux discours oiseux et aux vérités retorses des dispensateurs de sens.

Au piano

Jean Echenoz

Éditions de Minuit

Paris, 2003, 223 pages

© 2003 Le Devoir ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-© news-20030405-LE-24789 - Date d'émission : 2010-01-06

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)